

INTENSITÉS & CONDITION HUMAINE CHEZ SIMONDON

Fabrice Garcia (Docteur en philosophie, Montpellier III)

Il est rare de voir un biologiste ou un physicien développer une théorie en réussissant intelligemment à articuler la force de son propos avec des connaissances philosophiques. Leurs connaissances philosophiques restent généralement des plus sommaires. On ne peut qu'admirer un auteur comme Simondon qui, fort d'une réflexion physique et biologique, réussit à dialoguer avec des auteurs de la tradition philosophique en intégrant plusieurs sujets (perception, affectivité, pensée, relation) autour d'un maître thème : l'individuation. Cette pensée pluridisciplinaire n'est pourtant pas sans comporter certains défauts que nous allons chercher à mettre à jour. Il ne va pas s'agir ici de résumer sa conception de l'individuation à la lumière de son modèle transductif. En commençant par mettre en valeur certaines idées relatives à sa théorie de la perception, nous allons progressivement interroger le bien-fondé de sa théorie des intensités. En montrant la définition et l'originalité de ses remarques, nous verrons que Simondon postule implicitement dans la conception biologique de son dynamisme vital, certaines clauses que sa philosophie ne rend pas compte, et qui impliquent de pratiquer certaines rénovations méthodologiques. A la lumière de celles-ci, nous pourrions montrer que sa théorie des intensités pose des nouveaux problèmes sur le statut à accorder à la condition humaine, et invite à une théorie renouvelée de la philosophie de l'action comme du rapport de l'homme à lui-même dans le temps.

Nous allons montrer que Simondon saute souvent d'une position ontologique où il se place pour qualifier ce qu'est une intensité, à une position plus probabiliste ; qu'il semble confondre la valeur interne des intensités attachées à certains objets du champ perceptif grâce à une position ontologique, avec une évaluation où une axiologie implicite au niveau du discours est utilisée ; que sa théorie des intensités est en fait tributaire d'une psychologie développementale plutôt que d'un vitalisme proprement dit ; se tait sur tout ce qui peut être et ne pas être objet d'intensité ; postule indirectement un principe de réalité ; se tait aussi sur le rapport problématique de l'intensité et de la temporalité ; et enfin, s'il prend en compte l'intensité vécue d'un sujet, se tait sur le rapport de l'homme avec les intensités qu'il connaît et qui sont censées le nourrir psychiquement au cours du temps. Ce sont, respectivement, tous ces points en fait solidaires, qui vont faire ici l'objet de notre analyse.

I. Simondon : perception et connaissance

On peut chercher à mettre en valeur la théorie de la perception que développe Simondon, en l'opposant rapidement, et de manière féconde, avec celle de Thom. Cette opposition plus que confrontation, permettra de mettre en surimpression l'originalité et la valeur de certaines

remarques de Simondon. Les exemples pris par Thom pour comprendre la perception ont le mérite de la clarté et de la simplicité, et sont en même temps pédagogiques. Dans le chapitre 2 intitulé “Formes et stabilité structurelle” de son ouvrage *Stabilité structurelle et morphogenèse*¹, l’auteur reprend des exemples gestaltistes, comme la figure du carré perçu, et la figure du losange, qui se distingue d’un carré positionné sur une de ses pointes. En même temps, dans la conclusion de son chapitre précédent, l’auteur s’intéresse aux phénomènes perceptifs simples mais plus complexes que ceux des théories Gestaltistes, comme les lézardes du vieux mur, la forme d’un nuage, la chute d’une feuille morte, etc. Il est néanmoins important de rappeler que l’auteur pense que **“le choix des phénomènes considérés comme intéressants est sans doute arbitraire”** (p. 10). Nous reviendrons plus loin sur cette remarque importante. Tous les exemples que choisit Thom, qu’ils soient relatifs aux formes simples de la Gestalt-théorie, ou complexes, comme la feuille et les lézardes, risquent de rencontrer le problème que nous avons ci-dessus évoqué. Le but du chapitre 13 de *Stabilité structurelle et morphogenèse* pose un principe qui veut que les contraintes de notre psychisme nous interdisent de penser plus d’une chose à la fois. Autrement dit, la conscience ne peut penser et voir qu’un objet à la fois.

Lorsqu’il pense la prégnance, Thom la relie aux intérêts biologiques, comme la faim et la régulation de l’alimentation. L’animal est fasciné par les images et les indices de ses proies. Les prégnances peuvent être attractives ou répulsives, selon qu’il s’agit d’une proie à chasser, ou d’un prédateur à éviter. Pour la faim, il s’agit de la proie, pour l’appétit sexuel, du partenaire sexuel, pour la peur, du prédateur, etc. En théorisant la distinction entre homme et animal, Thom remarque pourtant que la prégnance se construit depuis un *investissement* qui se réalise par l’intermédiaire du langage : **“Dans le mécanisme d’investissement d’une forme saillante par une prégnance, je vois l’origine d’un mécanisme fondamental de nos langages, à savoir la prédication”** (p. 75). Le concept est interprété comme une prégnance. Si le concept a un aspect d’extension et un aspect propre à l’intension, l’extension représente la saillance, l’intension la signification, le sens la prégnance. La prégnance du concept Y investit un référent X. Affirmer “un écrivain de Paris”, c’est poser une saillance “Paris”, disposant d’une prégnance propre à l’univers parisien, de sorte que parce que l’écrivain habite Paris, il participe de cette prégnance, et devient investit de la prégnance du milieu parisien. (p.77).

Même si le vocabulaire des saillances et des prégnances propre au contexte biologique n’est pas étranger à Simondon, c’est plutôt une reformulation de la nature du champ et des formes perçues à partir de l’information comme qualité, quantité et intensité, qui va être théorisée. En même temps, cette reformulation de ce qui organise le champ perceptif va modifier la nature des motivations comportementales qui guident l’ouverture de l’animal et de l’homme à leur milieu. En pensant différemment le milieu et la nature des comportements, c’est le rapport entre ces pôles qui va être redéfini. Divisons en plusieurs points nos remarques :

Simondon juge insuffisante l’idée du rapport de la conscience à l’objet, qui est une pensée propre à Thom. A plusieurs reprises l’auteur affirme en effet : **“L’objet est une réalité exceptionnelle ; de manière courante, ce n’est pas l’objet qui est perçu, mais le monde, polarisé de telle manière que la situation ait un sens. L’objet proprement dit n’apparaît que dans une situation artificielle et en quelque façon exceptionnelle. Or, les conséquences très**

1 R. Thom, *Stabilité structurelle et morphogenèse*, Paris, Interéditions, 1977, pp. 13-22.

rigoureuses et absolues de la théorie de la forme relativement au caractère spontané des processus perceptifs méritent d'être examinées avec plus de précision. Il est sans doute vraie que la saisie des formes est opérée d'emblée, sans apprentissage, sans recours à une formation qui s'accomplirait grâce à l'habitude. Mais il n'est peut-être pas vrai que la saisie du sens d'une situation soit aussi primitive, et qu'aucun apprentissage n'intervienne. L'affectivité peut se nuancer, se transposer, se modifier »². Simondon n'affirme pas que la forme discontinue apparaît sur fond d'un espace continu, mais qu'elle apparaît sur fond d'un monde en situation. L'auteur affirme qu'il faut toujours « **suppose[r] un sujet orienté par un dynamisme vital** » (p. 88). La situation et l'orientation sont ici d'origine essentiellement biologique. Remarquons que René Thom affirme la même chose sur ce dernier point, quand il pense la prégnance. Le chapitre II de la première partie de l'ouvrage cité en témoigne indirectement. L'auteur pense l'affectivité avant tout langage, c'est-à-dire qu'il ne pense jamais la modulation de l'affectivité dans des situations d'apprentissage, puisqu'il s'agit à chaque fois de ses modulations selon un devenir vital interne à la problématique du vivant dans sa genèse. C'est toujours le concept de dynamisme vital affectif qui joue dans l'œuvre de Simondon la clef des explications des situations perceptives.

Néanmoins, la très grande différence avec Thom se perçoit dans la genèse de la pensée et du concept que défend l'auteur. S'il ne s'agit pas de penser à l'objet mais à la situation du monde où l'objet apparaît, alors le rapport du sujet au monde n'est justement pas compréhensible à partir de la connaissance : **“Croire que le sujet saisit d'emblée des formes toutes constituées, c'est croire que la perception est une pure connaissance, et que les formes sont entièrement contenues dans le réel”**³. Il ne s'agit pas de disposer de plusieurs représentations sur le monde par des concepts, mais d'être en situation dans un monde par une mise en situation des concepts eux-mêmes. Au contraire, René Thom ne fait du concept qu'une idée intellectuelle susceptible d'être retrouvée (*pattern recognition*) à plusieurs emplacements de l'espace-temps, selon son identité d'origine. Simondon démontre le lien entre l'objet et la situation, contrairement à Thom qui ne s'intéresse qu'à la reconnaissance entre le concept et son emplacement sur fond d'un espace continu, et en envisageant la pensée et le monde comme des *moyens* et des *objets* de connaissance *pure*. Ce que vérifient plusieurs passages capitaux. Comparons ces deux passages : **“Pour un être spatial, matériel, l'identité peut être définie simplement par le domaine (connexe) d'espace-temps que cet être occupe. En effet, deux objets matériels sont impénétrables l'un à l'autre, comme deux solides. Ainsi, l'identité d'un homme, son nom propre, peut être considérée comme définie par la localisation spatio-temporelle du domaine occupé par son corps”** (p. 294) ; et aussi : **“A partir du moment où la “qualité d'être”, le statut ontologique qu'on accorde à un être est plus de nature sémantique que de nature spatiale, alors rien ne s'oppose à ce que cet être puisse apparaître simultanément, sous des apparences diverses, en des lieux différents de l'espace”** (*ibidem*).

En outre, Simondon ne semble ni s'intéresser aux formes simples de la Gestalt (comme le carré, le cercle), ni aux phénomènes plus complexes de Thom comme les lézardes sur le mur ou les feuilles mortes qui tombent. Simondon rejette en effet l'idée que les formes simples soient

2 Simondon, *L'individuation psychique et collective*, op. cit., p. 89.

3 *Ibidem*, p. 91.

justement des formes. Ce sont plutôt des schèmes structuraux. De sorte qu'il n'y a pas non plus de sens à poser l'idée de prégnance de formes simples. Les formes simples n'ont qu'une stabilité plus qu'une prégnance : **“Il faut cependant distinguer la stabilité de la perception de sa prégnance. La perception d'un cercle ou d'un carré n'est pas prégnante, et pourtant elle peut être très stable”**⁴. L'auteur décide donc de distinguer entre la forme constante et la bonne forme. La bonne forme n'est pas la forme la plus probable. Le supposer, c'est poser que la forme stable est la forme la plus probable, ce qui ne semble pas raisonnable pour plusieurs raisons. Simondon tente l'expérience de pensée suivante pour le démontrer : prenons une salle, et soumettons-la à un traitement physique qui la secoue violemment dans tous les sens, et l'abandonne ensuite à son sort. Au bout de plusieurs siècles, on aurait obtenu par ce procédé un état d'équilibre définitif et stable puisque tout ce qui a été accroché au plafond serait tombé à terre. Toutes les transformations possibles auraient été réalisées. De sorte que l'état le plus stable est un état thanatologique. Plus aucune transformation n'est possible sans le recours à une énergie externe. Or, une telle genèse ne peut l'être que pour des formes simples, non pour des bonnes formes dont le statut est prégnant. La forme prégnante ne peut être une forme stable, c'est-à-dire une forme représentant un état. Elle est une forme faite de potentielle⁵. Ce qui implique que la représentation est dynamique et potentiellement énergétique plutôt que statique.

C'est à partir d'un tel contexte que l'auteur repose le problème de la théorie de l'Information, et qu'il introduit le concept fondamental d'intensité. L'information se définit non pas à partir d'un terme, qu'il soit la source ou le récepteur, mais à partir de la relation entre les deux. Le récepteur se pose la question de savoir quel est l'état de la source, et l'information apporte alors la réponse. La quantité de l'information se présente comme $-\log P$, P et représente la probabilité de l'état de la source. Considérer comme fondamentale la relation entre émetteur et récepteur, c'est montrer que le système a besoin d'information pour resserrer la corrélation émetteur-récepteur, le récepteur se guidant sur le système de l'émetteur (comme dans le cas de la synchronisation). Mais penser que cette théorie de l'information comme corrélation entre émetteur et récepteur peut servir au domaine psychologique n'est guère satisfaisant. Car rapprocher par l'information la corrélation entre émetteur et récepteur implique une étroitesse du lien, qui entre en contradiction avec l'exigence de la grande quantité d'information recherchée. En effet, une faible quantité provenant de l'émetteur peut suffire à corréler l'émetteur et le récepteur. La forme simple est alors une forme pauvre en quantité d'informations et qui ne sert qu'à resserrer les liens entre le récepteur et sa source : **“il faudrait trouver quelque chose qui permette de qualifier la meilleure forme comme étant celle qui possède le plus haut degré d'information, et cela ne peut pas être fait à partir du schème néguentropique, de la recherche probabilitaire. Autrement dit, il faudrait apporter un terme non probabilitaire à la théorie de l'information”** (p. 52). C'est la raison pour laquelle Simondon substitue au concept de forme le concept d'information comme haute quantité d'information ; ce qui lui permet de repenser le statut de la bonne forme, en l'opposant à la forme simple à faible quantité d'informations. De sorte que si seule la simple forme est véritablement donnée, aucune genèse n'est possible, aucune incertitude relative à l'avenir ne peut être envisagée (p. 74).

4 Ibidem, p. 92.

5 Ibidem, pp. 48-49.

C'est à partir d'un tel contexte que nous pouvons comprendre l'importance des termes de qualité, quantité, et d'intensité que Simondon introduit. Plus une forme est prévisible, plus il est facile de transmettre la forme à partir d'une faible quantité de signaux. C'est donc ce qui est le moins prévisible et qui échappe à la monotonie qui exige pour être transmis une quantité importante d'informations. On peut par exemple augmenter la quantité de signaux utiles, et diminuer alors la quantité d'information présente au sein du système. En augmentant ainsi le contraste d'une photographie, on améliore la perception des objets, même si on perd de l'information (plus on augmente le contraste, plus dans l'image on risque en effet d'avoir des blancs et des noirs, c'est-à-dire deux états possibles pour chaque unité de surface. Si au contraire on dispose de nuances de gris, le nombre de décisions et d'états possibles augmente). Percevoir ainsi des objets individuels n'est pas percevoir des signaux infinis, mais percevoir des seuils d'intensité maintenu par des objets (p. 83). Pour justifier cette idée, l'auteur commence par montrer que la quantité de signaux nécessaire à la transmission d'un objet déterminé ne tient nullement compte du caractère de la bonne forme. La transmission de l'image d'un tas de sable demande la même quantité de signaux que la transmission d'une image d'un régiment bien aligné. De sorte que la mesure de la quantité de signaux ne permet en rien de comparer ou de définir le statut des différents contenus objectifs transmis. Un hiatus est présent entre signaux d'information et bonne forme. De même qu'aucune différence dans la quantité de signaux n'apparaît entre l'image d'un texte ayant un sens et un texte avec des lettres distribuées au hasard. La quantité de signaux n'assure que la transmission correcte de l'image (p. 87). C'est pourquoi Simondon, en insistant sur le fait que la bonne forme n'est pas susceptible d'être réduite à la forme simple, montre que, par delà la quantité et la qualité de l'information, il existe une intensité.

En effet, le concept d'intensité est nécessaire, parce que la qualité de la transmission d'une image simple comme un carré, peut être inexpressive par rapport à la transmission d'une figure expressive. Si on diminue le nombre de signaux dans la transmission, nous avons dit que la qualité des formes s'en trouve altérée ; de même que la transmission nécessaire d'un nombre de signaux propre à figurer la qualité d'une forme simple peut ne pas être prégnante pour le sujet. Or, comme le remarque l'auteur, une forme plus complexe mais non-nécessairement prégnante et transmise avec un nombre de signaux nécessaire à sa qualité peut n'avoir aucun intérêt, alors que la diminution dans la transmission du nombre de signaux qui en altère la qualité, peut engendrer une intensité expressive et prégnante. L'auteur en donne l'exemple suivant : **“une photographie très contrastée, avec un clair obscur-violent, ou une photographie légèrement floue peuvent avoir plus de valeur et d'intensité que la même photographie à gradation parfaite respectant la valeur de chaque détail, ou que la photographie légèrement centrée sans déformation. La rigueur géométrique d'un contour a souvent moins d'intensité et de sens pour le sujet qu'une certaine irrégularité. Un visage parfaitement rond ou parfaitement ovale, incarnant une bonne forme géométrique, serait sans vie”**⁶. En liant néanmoins intensité quantité et qualité, l'auteur semble privilégier cette dernière. L'intensité est non seulement ce qui permet de rendre compte de la prégnance des bonnes formes, et ce qui démontre le hiatus perceptif entre objets expressifs et objets simples et réguliers : **“Une forme comme le cercle ou**

⁶ Ibidem, p. 88.

le carré se dégage facilement d'un lavis de lignes incohérentes sur lequel elle existe en surimpression. Mais un cercle ou un carré sont-ils, malgré leur simplicité, des formes supérieures à celle que l'artiste invente ? S'il en était ainsi, la colonne la plus parfaite serait un cylindre⁷⁷. Toute la finalité du sujet est de s'orienter par la perception non pas tant à partir de la quantité et la qualité des signaux d'information qui peuvent le laisser indifférent, mais à partir de l'intensité activement recherchée. Ces remarques impliquent les deux conclusions suivantes :

- la première, c'est qu'en privilégiant le concept d'intensité, l'auteur démontre qu'il n'est pas pertinent pour le sujet de simplement savoir ce qu'est x pour s'orienter, pas plus que la simple connaissance de x pour s'orienter n'est un facteur propre à la motivation comportementale. Un monde sans intensité, autrement dit un monde de pure connaissance, est un monde monotone et sans aucun intérêt. Un monde d'un ennui perceptif. L'intérêt n'est pas de connaître pour s'orienter ou survivre, mais de trouver des raisons d'acquérir des nouvelles affections et intensités, et qui motivent l'exploration et le comportement du sujet. Un sujet se désintéresse et du monde et de sa situation au monde s'il n'est pas capable d'acquérir des motivation grâce aux intensités. En même temps que la situation de l'homme au monde, c'est le statut de la connaissance qui s'en trouve remanié. Car il ne s'agit plus seulement de chercher à connaître. C'est en effet à la lumière de l'intensité que la connaissance est évaluée, négativement ou positivement. La connaissance théorique n'est pas l'opposée ou l'envers de l'intensité, elle est (semble-t-il), pauvre en intensité. Elle n'est pas opposée à l'intensité, c'est une carence affective et propre à faire perdre la motivation. L'intensité n'est pas quelque chose que l'on maîtrise conceptuellement. Cette connaissance *par* l'intensité n'implique absolument pas qu'il y ait une connaissance théorique *de* ce qu'est l'intensité. Néanmoins, le sujet se nourrit par l'intensité.

- la deuxième implique que, se désintéresser de la forme simple au profit de l'intensité des bonnes formes, signifie pour l'auteur se désintéresser aussi bien de la régularité, de la symétrie que de la distinction figure-fond. Généralement, l'idée de symétrie est privilégiée en physique depuis les travaux de Pierre Curie au début du 20^{ème} siècle, ce qui se vérifie lorsqu'on réfléchit sur des formes simples telles que la pomme, la poire, etc., qui engendrent une image rétinienne à symétrie bilatérale. Cette symétrie des informations visuelles nous permet de recevoir des renseignements sur la séparation entre la figure et le fond. De sorte que ce sont les objets à fortes symétries ou récurrences qui facilitent l'attraction du psychisme vers eux. C'est cette idée que l'auteur fragilise. Elle implique l'idée d'une médiation entre une structure mathématique et un organisme, le sens étant la rencontre entre une forme dynamique cérébrale et une forme perçue. Par exemple, un sujet est attiré par une rose, parce que celle-ci obéit à un schéma mathématique qui l'organise, le sujet étant attiré par le principe d'économie de la nature qui a construit cette rose, et par l'harmonie que celle-ci semble suggérer entre sa forme et sa fonction. Cet objet se distingue d'un fond, et étant d'autant plus attirant pour ces mêmes raisons. Mais les raisonnements de l'auteur peuvent au contraire montrer que de telles conditions engendrent une monotonie et une indifférence perceptives. Pour l'auteur, de telles conditions n'obéissent qu'au schème de la stabilité aisément transmissible à partir d'une quantité de signaux nécessaires propre aux schèmes structuraux. Une forme comme la rose sera d'autant plus prégnante si des gouttes de rosée peuvent l'ornier, ou si celle-ci est perçue dans l'ombre d'un jardin à côté d'un ruisseau par

⁷⁷ Ibidem, p. 77.

exemple⁸. Des figures stables comme la spirale, présentes aussi bien dans les inflorescences végétales que dans la dynamique des tourbillons ou la coquille des gastéropodes, n'engendrent aucune intensité particulière.

II. Une clause implicite et paradoxale pour légitimer l'originalité du concept d'intensité

Quand on entreprend la lecture de l'ouvrage de Simondon, on ne peut pas ne pas être étonné de la conception de son dynamisme vital, sur laquelle repose sa conception des intensités, et pour deux raisons : d'une part, parce qu'elle prend un paradigme qui jusque là n'a jamais été choisi pour penser la vie de l'organisme (transduction et potentialité métastable). C'est d'ailleurs le sens des critiques adressées à plusieurs auteurs différents (dont Freud, Lewin, etc.) ; de l'autre, parce que ce recours à un dynamisme vital, qui peut paraître naturaliste, fait pourtant fi d'un certain naturalisme et de certaines de ses explications. Simondon n'utilise jamais les catégories solidaires telles que la logique optimale, le principe économique, la logique du coût et du bénéfice. Et c'est là un point admirable. En critiquant le concept d'adaptation dans un paragraphe intitulé "Individuation et adaptation" (p. 205), c'est en fait tout une vision du monde et des termes qui lui sont reliés, plus que ce seul concept, que fragilise l'auteur. Ce qui lui permet d'éviter une certaine forme de réductionnisme (on va le voir), mais ce qui n'est pas aussi sans poser un problème pour son concept d'intensité. Car, et c'est la thèse que nous allons chercher à montrer, dans une logique des coûts et des bénéfices, on ne peut pas poser l'existence et la possibilité des intensités au sens de Simondon ; et rendre possible l'existence de ces intensités, c'est nécessairement mettre à jour contre une telle logique les facteurs qui le permettent. Or, il semble que le raisonnement de Simondon présuppose certains principes qui lui permettent d'utiliser la logique des intensités, et que rien pourtant ne peut garantir à partir de ses catégories de transduction et de potentialité métastable. Bref, en exposant et critiquant la logique de l'optimalité qu'on trouve dans l'anthropologie écologique, et à laquelle ne se réfère pas Simondon, on peut indirectement mettre à jour les conditions qui rendent possibles l'existence des intensités. Mais ces conditions sont présupposées plus qu'expliquées chez cet auteur. C'est ce qu'il nous faut démontrer.

Les partisans du matérialisme culturel, comme Harris, postulent que tout comportement est compréhensible à partir de la logique des coûts et des bénéfices. Dans le cadre de la recherche d'aliments nutritionnels, cette théorie explique pourquoi les peuples de chasseurs collecteurs ne s'intéressent qu'aux espèces leur permettant d'obtenir un rendement calorifique maximum par rapport au temps passé à la quête alimentaire. Il suffit de comprendre les motivations qui sous-tendent les comportements à l'égard des objets et aliments du milieu écologique pour comprendre à partir d'un calcul en calories par heure le rendement qu'une espèce ajoute ou supprime au niveau de son bilan total. Si on prend par exemple les expéditions des Indiens Aché du Paraguay, ces derniers recueillent les larves de palmiers comme insectes, puisqu'ils rapportent 2367 calories par heure. Les consommer permet de porter le rendement total de la quête alimentaire de 782 à 799 calories par heure, alors que les autres espèces apportent un coût énergétique moindre. Si

⁸ Pour une remise en cause de la distinction forme-fond au niveau de la perception de l'objet, cf. p. 91.

dans les forêts tropicales l'insectivorisme est rentable, il ne l'est plus et ne peut plus l'être en Europe depuis l'abondance du porc, du mouton et de la volaille ... Cette théorie naturaliste permet d'expliquer à partir d'une logique coût/bénéfice le comportement animal et humain, mais elle prétend surtout expliquer les motivations comportementales et ses différents choix d'objets selon une telle logique. Ce qui implique de comprendre par un *fonctionnalisme* le comportement du sujet à l'égard d'un écosystème. Maintenir l'intégrité de son être est la finalité du comportement du sujet. Et le maintien de cette intégrité commande la logique comportementale, perceptive et affective. De sorte alors que ce finalisme fonctionnel rend le comportement du sujet *indisponible* pour la recherche d'autres activités qui dérogent à cette règle, et rend *impossible* la perception et l'affectivité pour d'autres valences. Comme on le voit, ce n'est pas un *aspect* (la recherche de l'intensité) qui est rendue impossible ou impensée dans cette vision du monde où ne peut figurer la motivation comportementale correspondante : c'est une logique architectonique entière entre comportement/pensée/perception qui en rend l'existence impossible.

En effet, les finalités du comportement sont assujetties à ces impératifs biologiques ; les objets du champ organisé ne sont jamais considérés en eux-mêmes, et rien n'émanent positivement d'eux, si ce n'est les sollicitations qu'ils représentent depuis des exigences vitales prédéfinies ; le champ de l'apparaître semble construit en fonction soit des répulsions, soit de la neutralité, soit de l'attraction que les objets exercent depuis cette logique fonctionnaliste. Cette logique d'ensemble rend le sujet indisponible pour rechercher autre chose que l'intégrité et le maintien de son être, et le champ des formes est construit selon un bouclage avec les comportements du sujet où l'intensité est inexistente. Au contraire, dans l'oeuvre de Simondon, le sujet qui s'ouvre aux formes de l'environnement, n'est pas tenu au maintien de l'intégrité de son être. Ce qui se vérifie directement dans le fait que Simondon critique le schéma homéostatique (et ses régulations) en privilégiant la transduction, et qui se vérifie aussi dans la critique du concept d'adaptation. On peut le vérifier en commentant rapidement les deux paragraphes de la deuxième sous-partie du chapitre 2 intitulé "Information et ontogenèse" de la deuxième partie "L'individuation des êtres vivants", dans *L'individu et sa genèse physico-biologique* : **"l'ontogenèse de l'être vivant ne peut être pensée à partir de la seule notion d'homéostasie, ou maintien au moyen d'autorégulations d'un équilibre métastable perpétué. Cette représentation de la métastabilité pourrait convenir pour décrire un être entièrement adulte qui se maintient seulement dans l'existence, mais elle ne saurait suffire pour expliquer l'ontogenèse [...] Freud pense ainsi que l'être tend vers un apaisement de ses tensions internes. [...] Un accomplissement qui ne serait qu'une détente non constructive ne serait pas la découverte d'une bonne forme [...] L'individuation résolutive est celle qui conserve les tensions dans l'équilibre de la métastabilité au lieu de les anéantir dans l'équilibre de stabilité"** (pp. 203-204). C'est cette première erreur que commet l'anthropologie écologique. En critiquant Freud, c'est aussi indirectement la pensée biologique fonctionnaliste qui est par avance récusee. Cette dernière pense un sujet déjà individué qui cherche à satisfaire son équilibre homéostatique, et où les résolutions des problèmes internes disparaissent passivement lors de leur actualisation. Au contraire, il faut penser le devenir depuis une dérégulation de l'"immanence" qui pousse le sujet à se construire activement durant son ontogenèse. Dénoncer l'homéostasie et le couple des tensions-satisfactions, c'est dénoncer la logique sociobiologique qui pose la définition d'un organisme selon une recherche fonctionnelle perpétuellement différée. Dans le deuxième

paragraphe, Simondon entend critiquer l'adaptation en mettant des réserves sur son préjugé interne, à savoir qu'il existe un milieu déjà organisé et qui attend les actions et sollicitations d'un sujet, lequel n'a plus qu'à découvrir et lire dans cet environnement ce qui répond à ses attentes internes. **“Le monde avant l'action n'est pas seulement un monde où il y a une barrière entre le sujet et le but ; c'est surtout un monde qui ne coïncide pas avec lui-même, parce qu'il ne peut-être vu d'un unique point de vue [...] L'obstacle n'est que bien rarement un objet parmi les objets [...] L'obstacle, dans le réel vécu, est la pluralité des manières d'être présents au monde [...] Le sujet avant l'action est pris entre plusieurs mondes, entre plusieurs ordres”** (p. 209) ; et : **“Il n'y a pas seulement un objet aliment ou un objet proie, mais un monde selon la recherche de nourriture et un monde selon l'évitement des prédateurs ou un monde selon la sexualité. Ces mondes perceptifs ne coïncident pas”** (p. 210). Il s'agit de rejeter l'idée d'un monde unique organisé où les objets se distinguent en étant différents : ce sont les mondes qui sont différents parce qu'il existe aussi plusieurs manières d'être. Dire qu'il existe plusieurs manières d'être, ce n'est pas dire qu'il existe différents comportements, du reste assujettis à une même fonction pour différents objets adaptés à cette même fonction ; c'est dire qu'il existe plusieurs voies possibles pour plusieurs mondes, et non un monde unique pour différents comportements et différents objets depuis cette même fonction. Ce qui sous-entend alors un certain *défonctionnalisme* des comportements et des affects.

Dans les parties de cet ouvrage, il n'est pas encore question des intensités appartenant aux objets. Mais on peut toutefois en déduire cette conclusion positive, concernant l'architecture des raisonnements de l'auteur. Pour *pouvoir être* à la recherche des intensités, ou pour pouvoir faire qu'elles existent, il ne faut plus obéir à l'optimalité et à la logique des coûts et des bénéfices, et par conséquent à l'adaptation. Si le sujet s'ouvre aux intensités du champ des formes, de la matière et des éléments (les rythmes de la pluie, par exemple, comme le prouve l'ouvrage des cours sur la perception donnés en 1968-1969, cours publiés récemment), c'est parce que les objets peuvent être des objets qui ne répondent pas à des impératifs biologiques prédéfinis : ils ne sont pas seulement attractifs, répulsifs ou neutres, à l'égard des coûts et des bénéfices possibles, mais deviennent des pôles d'intensité auxquels le sujet peut s'ouvrir. Ce sont des pôles qui interpellent le sujet et qui l'interrogent, loin d'être interrogés par lui selon ses états internes (régulation, faim, appétit sexuel, comme chez Thom ...). Les objets peuvent alors surprendre le sujet, et donc retenir son attention contre des motivations censées guider son rapport au monde. Le sujet est *devenu* disponible pour rechercher des intensités, parce que le champ de l'apparaître est à son tour *devenu* disponible pour affecter d'une nouvelle manière le sujet. Force est de constater que la référence de Simondon aux intensités n'implique ni une prédilection de la logique fonctionnelle des coûts et des bénéfices, ni son réductionnisme à un ensemble structural purement culturel. C'est dire alors qu'il existe, et il va falloir le comprendre, des objets dont l'intensité est telle que ces objets s'exceptent à la fois de la logique d'un ensemble culturel qu'elle n'explique pas, et fuit la logique fonctionnelle à laquelle les objets, affects et comportements, sont subordonnés.

On le voit, pour qu'un sujet soit apte à être affecté par des intensités, il faut une disposition affective et comportementale particulière. Ce qui implique non pas seulement une théorie de l'affectivité renouvelée, mais une tout autre logique architectonique des rapports sujet/perception/affectivité. Il faut faire la théorie de cette disponibilité affective que l'idée d'optimalité n'explique pas. Sans cette disponibilité, non seulement le sujet ne peut rechercher des

intensités, mais ces dernières ne peuvent même pas exister. L'insecte qui doit se nourrir, et qui dépense beaucoup d'énergie au vol en raison d'un très grand nombre de battement d'ailes à la seconde, doit chercher de la nourriture qui compense sa dépense énergétique. L'énergie recherchée doit être supérieure à l'énergie dépensée, au risque sinon de ne pas être rentable. Or, cette dernière conception biologique en apparence convaincante, ne l'est pourtant pas, et pour des raisons distinctes de celles de la transduction et de la métastabilité. Rémy Chauvin a déjà montré que les sociétés de fourmis polygynes gaspillent un nombre incalculable d'énergie, gaspillage qui ferait frémir toute explication sociobiologique et tout matérialisme naturaliste, qui pensent l'explication des comportements par l'optimalité. Rémy Chauvin, à partir de ses travaux sur les insectes sociaux, substitue à la logique de *l'optimalité* la logique des *marges de sécurité*. Comme il l'affirme : **“le concept que je voudrais introduire ici, et sur lequel les biologistes font le silence, est celui de la *marge de sécurité*. Pour tous les êtres vivants, elle est généralement énorme ; les physiologistes le savent bien, puisque nous possédons bien plus de foie, de rein et de rate que nous n'en avons besoin. [...] Il n'y a guère d'économie d'énergie parce que la nature préfère la sécurité et un fonctionnement que rien n'arrête. La rançon de la précision, c'est la fragilité ; la nature a joué la sûreté”**⁹. On pourrait alors penser que l'idée de marge de sécurité entraîne une absence de spécialisation des comportements à l'égard des objets du monde extérieur, et que cette marge engendre et laisse place, d'une part, à une théorie des comportements et de l'affectivité renouvelées, d'autre part, à un Apparaître où ce qui surgit s'expose à la perception selon une certaine altérité qui nous affecte différemment. Les comportements deviennent nécessairement plus “lâches”, et les objets forment du même coup des pôles composés autrement que par l'attraction ou la répulsion affective et ses régulations : *non plus attraction/répulsion/neutralité mais altérité*. L'absence de la terminologie fonctionnaliste dans l'oeuvre de Simondon permet alors de montrer que les objets deviennent investis par un sujet disponible, et en raison de ses marges de sécurité. Ces marges font que l'affectivité devient plus labile et moins rigide. Si les objets deviennent riches d'intensité, et si un sujet peut les rechercher, il est possible de montrer qu'un animal est prêt à faire des sacrifices au niveau énergétique (par exemple), pour rechercher ce qu'il préfère, vu qu'il est disponible pour d'autres motivations. On trouve d'ailleurs une amorce indirecte de telles remarques si on s'intéresse à certains travaux de Marjorie Dawkins : celle-ci remarque que les animaux sont prêts à produire un nombre d'efforts importants si cet effort leur permet d'accéder à ce qu'ils désirent et préfèrent.

Si la Nature implique des marges de sécurité, *elle abandonne alors logiquement et de plus en plus la spécialisation des comportements humains pour laisser l'homme à son propre sort*. En effet, rappelons ce qu'a remarqué un ancien auteur comme Von Uexküll qui parle de la sécurité dans le monde animal et de ses comportements spécifiés. Le paradoxe n'est qu'apparent et est riche d'enseignement. Dans son petit ouvrage “Mondes animaux et monde humain”, cet auteur montre, à partir de son fameux exemple sur la tique, que plus les comportements sont spécialisés et fonctionnels, plus le milieu est pauvre, mais plus la sûreté est garantie : **“la pauvreté du milieu conditionne la sûreté de l'action, et la sûreté est plus importante que la richesse”**¹⁰. Inversement, moins les comportements sont spécialisés, plus le milieu est complexe et riche, et moins la rigidité *et* la sécurité biologique sont assurées. Comme on le voit, Rémy Chauvin

9 Rémy Chauvin, *Des animaux et des hommes*, Paris, Editions Seghers, 1989, p. 37. Souligné par nous.

10 Jacob von Uexküll, *Mondes animaux et monde humain*, Paris, Denoël, 1965, p. 26. Souligné par nous.

comme Jacob Von Uexküll utilisent le terme de sûreté dans deux contextes différents. Si on les relit, cela signifie alors paradoxalement et de manière fascinante, que les *marges de sécurité* engendrées par la Nature et dont parle Rémy Chauvin, permettent d'assouplir une spécialisation à tous niveaux (comportemental, affective, cognitive) favorisant la sécurité, mais en contrepartie la richesse (et non la pauvreté) disponible de ces niveaux entraîne *logiquement* une *absence de sûreté* pour les hommes laissés à leur propre sort ! Paradoxe fascinant : les marges de sécurité permettent un assouplissement du contrôle affectif et comportemental, ce qui engendre la possibilité d'une insécurité ouvrant alors des destinations inconnues pour un sujet, vu qu'il n'y a plus la sûreté d'une orientation prédéfinie et rigide de son comportement face au milieu ! Si, comme l'affirme R. Chauvin, là où il y a spécialisation il y a fragilité, la mort peut survenir pour tout être spécialisé (le koala meurt s'il n'y a plus les feuilles de son arbre). Par conséquent, l'être spécialisé est *en acte* perfectionné mais fragile et mortel *en puissance* ; là où l'homme n'est plus spécialisé, la mort ne lui est pas aisément possible, en raison de ses adaptations à toute situation possible. Mais c'est qu'alors il a beau être *en puissance* en sécurité par ses ré-adaptations potentielles, il est *en acte* perpétuellement fragile, car à aucun moment orienté.

L'homme ne peut réagir à des intensités que si cette condition de non-spécialisation est rendue possible. C'est ce contexte qui rend possible la validité et l'existence de différentes intensités. Autrement, ces intensités ne peuvent exister et être possibles. C'est une certaine dérégulation qui rend possible cette problématique. Il n'y a d'intensité que parce qu'il n'y a pas de spécialisation, autrement les affects obéiraient à une logique tripartite : neutre, répulsive, attractive, comme chez Thom ou le fonctionnalisme et le matérialisme naturaliste. Il ne semble pas que l'oeuvre de Simondon mette à jour ces conditions qu'il semble présupposer. Et il faut nécessairement les mettre à jour pour rendre plausible l'explication. Ce qui entraîne plusieurs conséquences.

III. Deux postulats implicites des propositions sur l'intensité. Ses conséquences

Le positionnement théorique de Simondon suppose, on l'a vu, un dynamisme vital¹¹. Ce qui implique un rapport entre ce dernier et les potentiels attachés aux formes et aux matières d'un champ auquel la perception nous ouvre. Mais les propositions de l'auteur sont confuses sur un point qui est loin d'être anodin. Les propositions de l'auteur sont indécises quant il détermine par comparaison le statut de l'intensité. Il y a toujours en effet dans les propositions de l'auteur que nous avons citées dans notre première partie, des *comparaisons* implicites pour poser et penser le statut de l'intensité. Travaillons sur les citations déjà données : **“une photographie très contrastée, avec un clair obscur-violent, ou une photographie légèrement floue peuvent avoir plus de valeur et d'intensité que la même photographie à gradation parfaite respectant la valeur de chaque détail, ou que la photographie légèrement centrée sans déformation. La rigueur géométrique d'un contour a souvent moins d'intensité et de sens pour le sujet qu'une certaine irrégularité. Un visage parfaitement rond ou parfaitement ovale, incarnant une bonne forme géométrique, serait sans vie”** ; et **“Une forme comme le cercle ou le carré se dégage facilement d'un lacs de lignes incohérentes sur lequel elle existe**

11 Simondon, *op. cit.*, p. 88.

en surimpression. Mais un cercle ou un carré sont-ils, malgré leur simplicité, des formes supérieures à celle que l'artiste invente ? S'il en était ainsi, la colonne la plus parfaite serait un cylindre". Il y a deux points à remarquer, et qui sont certainement complémentaires :

- on le vérifie, il s'agit ici de la colonne par rapport au cylindre, de la photo floue par rapport à la photo couleur, etc. : "par rapport à", "comparé à", "si on le distingue de" sont des clauses sous-entendues dans le raisonnement de l'auteur. Il est difficile de savoir si c'est le sujet du champ perceptif que cherche à décrire Simondon, sujet qui implique dans sa manière de voir une *comparaison* depuis ses différentes connaissances, le sujet n'étant alors jamais sans connaissance et jamais confronté de manière directe aux objets des sens ; ou si c'est Simondon qui occupe le point de vue du méta-observateur pour tenter, par une comparaison, de dire *en soi* ce qui est intensité pour le sujet du champ perceptif directement confronté aux objets sensoriels. La différence est importante puisque dans le second cas elle implique que les comparaisons utilisées par l'auteur le sont à titre méthodologique, et tentent de qualifier *en soi* les intensités (la comparaison est *externe*, et a pour but de "mieux faire ressortir" la différence – entre photo couleur ou photo noire et blanc) ; dans le premier cas, la comparaison est *interne* et *fait* de l'intensité. La comparaison est ici pratiquée par les diverses connaissances d'un sujet et l'intensité résulte alors d'une *évaluation* par des connaissances. L'intensité n'est donc pas quelque chose en soi qui est découvert par les sens, mais résulte d'une comparaison cognitive qui implique de l'évaluation. L'intensité n'est plus dans ce cas tributaire d'une ontologie implicite, mais d'une axiologie explicite. Dans un cas, c'est l'ontologie qui va nous dire *ce qui est* et ce qui *n'est pas* intensité, et *pourquoi* ; dans l'autre, c'est l'évaluation et l'axiologie qui vont nous expliquer *comment* l'existence de l'intensité *advient*, *devient*, et *disparaît*. Alors que l'ontologie implique qu'une intensité qui *est* doit *rester* la même au cours de son existence par le dynamisme vital, l'évaluation l'est d'une intensité qui peut *ne pas rester* la même au cours du temps par la diversité des comparaisons et des connaissances. Car qui dit évaluation, dit ré-évaluation, et qui dit réévaluation dit possibilité de changer (ce qui n'était pas intensité peut le devenir, ce qui l'était peut ne plus le rester. On peut comparer autrement en fonction des connaissances acquises). C'est dire alors que l'intensité n'est pas essentiellement liée au dynamisme vital, puisqu'elle implique une forme de réflexivité par comparaison et évaluation, en permettant peut-être d'éviter le trop fort dualisme que l'auteur pratique entre pensée et affect. L'évaluation permet de réintroduire une forme de pensée et d'attribuer une histoire aux intensités.

- un autre fait vérifie les difficultés internes au concept d'intensité : c'est que l'auteur semble passer d'une position ontologique pour dire ce qui *est* et *n'est pas* intensité, à une position probabiliste. Si on relit en effet les citations données, tantôt c'est l'affirmation qui prédomine, tantôt l'approximation. Ainsi de la photographie qui *peut* avoir plus de valeur, de la rigueur géométrique qui a *souvent* moins d'intensité que l'irrégularité. Au contraire, le visage parfaitement rond *est* sans vie, le cercle et le carré ne *sont pas* intenses. A notre connaissance, même des auteurs comme Deleuze dans *Différence et Répétition*, ou comme Derrida dans son article « force et signification » ne sont au clair sur ce concept (ce que nous ne pouvons montrer dans le cadre de cet article, la suite fournissant des raisons de légitimer ce propos).

IV. Intensité & affectivité, ou intensité et théorie développementale ?

Il existe aussi une ambiguïté concernant la valeur à accorder aux exemples mentionnés par l'auteur : la photographie, la colonne, le visage. En effet, ces exemples servent-ils de paradigme pour nous montrer ce qui peut être considéré selon l'intensité ? Dans ce cas, la théorie des intensités est bien tributaire d'une détermination par un dynamisme vital. Pourtant, on trouve un exemple qui nous montre que les intensités ne doivent pas tant être reliées à une théorie de l'affectivité que reliées à une théorie développementale (la maturation), qui *modifie* l'organisation de l'affectivité *et* de la pensée, et qui s'insère dans la problématique générale de l'auteur. Ce qui prime, c'est la théorie développementale qui se subordonne l'affectivité et la pensée. Dans le premier cas, les exemples disséminés de Simondon peuvent *faire croire* à l'existence de l'intensité des objets, quel que soit le stade développemental de l'individu considéré, alors que le second cas vérifie la subordination de l'intensité à la logique des stades et de la maturation. La photographie, la colonne et le visage n'auront en fait aucun effet pour un enfant de très bas âge par exemple, ou pour un adulte habitué à voir des colonnes cylindriques ou incurvées. Ce qui démontre alors indirectement qu'il est impossible d'expliquer l'intensité à partir d'une gamme d'exemples. Un exemple n'aura aucun effet affectif à un stade, et au contraire un autre effet à un niveau différent. Les propositions de Simondon sont en effet confuses à ce sujet. On peut le vérifier en donnant pour exemple le passage suivant, qui concerne le rapport de l'enfant à la perception d'un animal appréhendé pour la première fois ; Simondon affirme en effet ceci : **“ Portmann remarque dans son ouvrage intitulé *Animal Forms and Patterns* que la perception d'un lion ou d'un tigre ne s'efface pas, même si elle a lieu une seule fois et chez un enfant jeune. Cela suppose que les éléments géométriques simples n'entrent pas en ligne de compte : il serait très difficile de définir la forme d'un lion ou du tigre, et les motifs de leur pelage, par des caractères géométriques. En réalité, entre un enfant très jeune et un animal existe une relation qui ne semble pas emprunter aux 'bonnes formes' des schèmes perceptifs : l'enfant montre une étonnante aptitude, à percevoir, chez les animaux qu'il voit pour la première fois, les différentes parties du corps, [...] C'est en fait le schéma corporel de l'enfant qui [...] est engagé dans sa perception [...] La perception saisit ici non pas seulement la forme de l'objet, mais son orientation dans l'ensemble, sa polarité qui fait qu'il est couché ou dressé sur ses pattes, qu'il fait face ou fuit, a une attitude hostile ou confiante ou hostile”** (p. 79). Ce passage nous montre que la théorie de la perception chez Simondon n'est pas tributaire du primat des formes mais du rapport du sujet aux formes qu'il saisit par son schéma corporel. D'une part, l'objet perçu est ici le résultat de la relation entre le sujet et le milieu extérieur, vu que l'enfant saisit la forme depuis l'orientation de sa corporéité ; de l'autre, suppose à nouveau un primat de l'affectivité et du dynamisme vital dans la mesure où l'engagement de l'enfant dans la perception est fonction des émotions provoquées par l'animal sur lui. Tout le passage de l'auteur insiste en effet sur le fait que les petits enfants ont une étonnante capacité à reconnaître les parties du corps des animaux qu'ils perçoivent pour la première fois.

Ce contexte témoigne de la présence d'une théorie développementale sous-jacente aux arguments de Simondon, contrairement peut-être aux exemples précédents où il est question du visage, de la photographie et du cylindre ... Ce n'est pourtant pas le contexte de ces premiers exemples, où il est clairement dit : **“l'intensité d'information suppose un sujet orienté par un**

dynamisme vital¹². En fait, Simondon nous donne le bâton pour se faire battre. On peut en effet montrer à partir de son dernier exemple (la perception de l'animal chez l'enfant) la fausseté du concept en soi d'intensité (en soi, c'est-à-dire indépendamment d'une théorie de la maturation). On vient de voir que Simondon affirme que l'enfant reconnaît dans l'animal perçu les différentes parties de son corps. Or, ce fait n'est certainement pas convaincant. Une expérience de pensée le démontre, où on propose aux enfants de couper des figurines d'animaux en deux, et où on leur demande de les reconstituer. Dans ce test, dix sortes de peluches sont utilisées, de la même taille et de la même couleur, et qui sont montrées à l'enfant dans le cadre de tests d'appariements, avec la partie avant pour échantillon et le choix de la partie arrière dans l'autre moitié. Les enfants de trois et quatre ans assemblent la tête d'un mouton avec l'arrière d'un lion, l'arrière d'un éléphant avec l'avant d'un chien. Ces enfants en savent plus sur certaines extrémités que sur l'ensemble lui-même.

Si en effet on dit “vache” à l'enfant en lui proposant une tête de vache et une tête de lion, l'enfant pourra reconnaître la vache en question, alors qu'en lui proposant l'arrière de la vache et celui du lion, il échouera. Ces enfants associent des noms d'animaux aux parties avant de ces animaux et jamais à leur partie arrière qu'ils semblent ignorer. Il s'agit d'une sensibilité à la tête, et non à la forme en générale (et nullement saisit, pourrait-on ajouter, en fonction du schéma corporel)¹³. Resitué dans notre contexte, ce fait signifie qu'à un certain stade une image peut receler une intensité qui vont toutes deux se modifier au cours d'un stade ultérieur (l'enfant plus âgé pourra éprouver de l'intensité à l'égard de l'image de l'animal “en entier” cette fois-ci, et l'adulte devenir plus indifférent à la perception de l'animal comme tel). Mais il devient extrêmement délicat de théoriser l'intensité sans une théorie de la maturation. Sans compter que la théorie de la maturation est elle-même fort délicate (vu qu'on ne peut plus faire la part dans la biologie contemporaine, de ce qui provient de l'environnement et du biologique pour la constitution du psychique).

La théorie développementale oriente aussi l'existence des intensités vers l'évaluation cognitive plutôt que vers la qualification vitaliste. On trouve en psychologie un concept qui peut légitimer notre démonstration, celui de « protocole de la violation des attentes ». Ce concept a une histoire et une ambition théorique. Les événements et les situations qui coïncident avec nos attentes sont des événements qui ne nous étonnent plus, et qui sont pour nous sans surprise ; au contraire, les situations qui vont contre toutes nos attentes, nos connaissances et nos prévisions, sont des phénomènes qui nous surprennent et retiennent notre attention. On regarde plus longtemps ce qui nous intrigue parce qu'il déroge à nos pronostics, qu'on ne regarde ce qui correspond à nos connaissances. Un nouveau-né ne regarde plus et ne réagit plus affectivement à des situations qu'il connaît. Si en effet on montre à l'enfant une boule de billard qui en frappe une autre et qui se met en mouvement, la répétition de ce phénomène n'intéresse plus l'enfant. Par contre, si la boule frappe à nouveau l'autre boule, et à supposer que cette dernière ne se mette pas en mouvement, l'enfant est surpris et porte à nouveau attention à la scène. L'intensité est peut être alors – c'est une hypothèse -, impliquée dans un tel contexte. L'intensité serait ici tributaire de l'évaluation par un ensemble de connaissances, et non d'une participation vitaliste aux informations de l'environnement. Il y a d'ailleurs un fait complémentaire psychologique qui

12 *Ibidem*, p. 88.

13 Cf David Premack, *Le bébé, le singe et l'homme*, Paris, Odile Jacob, 2003, PP. 36-39.

confirme cet aspect cognitif plus que vitaliste, c'est le phénomène de l'habitude qui est impliqué dans l'idée de protocole de la violation des attentes (nous préférons parler d'habitude que d'habitude, comme le font pourtant les psychologues). En effet, on a remarqué qu'un rat qui copule plusieurs fois de suite avec une femelle qu'il trouve désirable, cesse son activité au bout d'une trop forte répétition. On a pu penser que cette cessation résultait de la fatigue, alors qu'en présence d'une nouvelle femelle désirable, le mâle recherche à nouveau le jeu de la séduction et la copulation. Ce qui montre que l'habitude entraîne un phénomène de répétition et de monotonie affective.

On peut penser que la trop grande répétition de la perception des photographies en noir et blanc dont parle l'auteur, du même visage désirable ou des mêmes chansons emplies d'intensité, perdent l'intensité affective qui est la leur par la fréquence de leur répétition. La monotonie affective est en même temps une monotonie de nos connaissances répétées, et l'intensité affective une intensité résultat de l'étonnement du sujet au vu de ses connaissances. Ce sont des phénomènes psychologiques qui nous permettent de penser l'intensité, et c'est bien le lien entre l'affectivité et l'évaluation de nos connaissances, qui devrait servir de critère pour repenser l'intensité.

V. Intensité, principe de réalité et temporalisation

L'un des autres inconvénients de la pensée de Simondon tient au fait qu'il n'aide en rien son lecteur à comprendre *tout* ce qui peut être qualifié par les intensités. A quoi en effet relier l'intensité ? Des objets, des situations, des moments, des lieux, des personnes, des phrases ? L'affectivité censée rendre compte de l'intensité sait-elle par avance tout ce à quoi elle est susceptible de s'attacher ? Simondon ne répond pas à cette question, et on découvre dans le choix de ces exemples une hétérogénéité implicite. Un inventaire des objets sur lesquels s'attachent les intensités devrait être tenté, à moins de penser qu'on ne puisse les répertorier, témoignant des vicissitudes où rattacher le concept d'intensité. On peut constater qu'en cherchant à établir une théorie cohérente de l'intensité, l'auteur prend des exemples où l'objet même de l'intensité est des plus variables ; et, loin de rendre cohérente sa théorie, ils la rendent incohérente : visage, photo, colonne, animal ... En n'expliquant pas le champ de ce que l'intensité peut circonscrire, l'auteur tait alors un autre problème qui semble complémentaire au premier : est-ce que *l'hétérogénéité* des 'objets' susceptibles de receler des intensités implique de manière sous-jacente un *facteur* identique et monovalent pour définir l'intensité ? Est-ce de la même manière et pour les mêmes raisons que des objets peuvent être qualifiés affectivement ? Si l'on suppose une seule et même manière, c'est que la théorie de l'auteur présuppose un même facteur à l'égard d'un monde régi par un principe de réalité fondé sur l'affectivité, alors que l'hétérogénéité des divers objets et des diverses raisons de leur accorder une intensité, implique les vicissitudes d'un tel principe. Au lieu de penser qu'il existe un champ de 'formes' sur fond de situations du monde comme principe de réalité où des intensités peuvent figurer par un vitalisme, on peut penser au contraire que l'hétérogénéité des conditions qui font être des intensités impliquent des vicissitudes du principe de réalité, et forment l'armature de ce qu'on appelle justement le Réel. En ce sens, s'ouvrir au problème du statut à accorder au Réel plutôt qu'au réel que représente l'horizon d'un monde, implique une autre théorie de l'affectivité et de son *orientation*.

Pour éclaircir cette dernière idée, prenons la conception injustement oubliée de Pierre Janet, sur ce qu'il appelle "la fonction du réel" (impliquant une connaissance cohérente de l'objet extérieur et du sujet lui-même), fonction dans laquelle interviennent le "réel complet", le "presque réel", et le "demi-réel". Le "réel complet" est le résultat d'une croyance en l'action immédiate et l'idée de permanence des corps et des esprits. Le corps étant dans ce contexte ce qui possède place, forme, poids, etc. Le "presque réel" est lié aux conduites d'attente et aux récits que nous nous faisons, tandis que le "demi-réel" correspond aux zones limitrophes de la réalité que sont la perception du futur prochain, du passé présent, de l'imaginaire et de l'idée abstraite¹⁴. Ce sont sur les différents *degrés* et vicissitudes du concept de réalité que l'auteur insiste, derrière cette présentation sommaire que nous en proposons. Laissons-lui la parole : **"Nous ne mettons pas sur le même plan la réalité d'un de nos amis et la réalité du dîner que nous avons eu avec lui. L'ami est une réalité qui persiste, qui est encore le même aujourd'hui, qui sera le même demain, tandis que le dîner a eu une réalité assez forte pendant que nous le mangions et a une réalité bien moins forte, quand il n'est plus qu'un souvenir. Parmi les réalités complètes, nous mettons les corps et les esprits ; parmi les demi-réalités, nous mettons les événements et bien des choses du même genre, [tandis que le presque-réel implique] la notion d'acte, la notion de force, et surtout la notion de présent"**. Si cette conception de Pierre Janet est exacte, elle remet en cause l'idée d'une organisation de la perception à partir d'une uniformité des valeurs. Tout n'est pas situé sur un même niveau. Il est intéressant de constater que ces trois conceptions semblent intrinsèquement reliées entre-elles : ce qui est "réalité complète" comme objet est aussi une "presque-réalité", comme le dîner, malgré la permanence différente entre l'idée de mon ami hier et aujourd'hui, et l'idée du dîner, lesquels n'ont jamais hier comme aujourd'hui la même *force*, comme "presque-réalité", etc.), mais surtout de comprendre qu'un tel classement suppose des valeurs attachées aux objets, personnes, événements, etc. Nous n'avons plus ici un lien entre des intensités et l'expressivité du sensible où elles s'enracinent ; nous avons des raisons diverses de considérer tantôt des lieux, des personnes ou des objets, fonctionnant comme un mode d'organisation de la perception : il y a des raisons qui font qu'on tient pour plus importante la valeur d'une personne plutôt que le dîner avec elle, et nous pourrions voir alors l'intensité de cette situation. Ce qui suppose, semble-t-il, une autre théorie de la réalité, voire même de la perception.

Un autre inconvénient de la pensée de l'auteur tient au conflit entre sa réflexion sur les conditions de possibilité qui font qu'un sujet éprouve *au présent* de l'intensité, et l'absence de réflexion pourtant nécessaire sur l'effectuation de ces intensités *dans le temps* pour un sujet qui les vit et s'en nourrit psychiquement. Or, l'absence de cette dernière théorisation privilégie l'expérience, au présent, de l'intensité d'une situation qu'on *rencontre* et de l'émotion du moment qu'elle suscite (émotion étant un terme redondant dans *L'individuation psychique et collective*) ; elle laisse dans l'ombre la manière qu'un sujet a de se nourrir *dans le temps* avec ses intensités, et qui implique une théorie des *sentiments* et non des émotions essentiellement. Ce qui montre que Simondon accorde une trop grande *confiance* au fait que l'intensité se conserve pour le sujet, qu'elle *reste* au cours du temps la même, et qu'elle est disponible pour un usage nutritif ultérieur ; ou encore : accorde une trop grande confiance apparente à l'indifférence du sujet à l'égard de la

14 Henri F. Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Paris, Fayard, 1994, pp. 415-416.

disparition possible d'une intensité. Simondon ne semble pas douter que le présent vécu *reste* le même dans le temps, qu'il va continuer à *conserver* son intensité. Or, rien n'est moins sûr. C'est toute l'oeuvre de Marcel Proust qui peut être ici invoqué pour en témoigner, et être plus intéressant que le registre psychologique qui invoque l'habitude et son protocole. On peut le démontrer rapidement (dans le cadre de cet article). On en trouve un bel exemple dans l'ouvrage *Contre Sainte-Beuve* qui récapitule « en accéléré » la plupart des idées théoriques présentes au sein de *La recherche* ; Proust parle de l'intensité des différents visages féminins qu'il a aimé. Or, tantôt ces visages possèdent *un moment* une intensité, tantôt ne l'ont que *fugitivement*, tantôt ces intensités *disparaissent*. Des *déterminants temporels* sont donc utilisés pour montrer les vicissitudes de nos intensités et de notre affectivité sentimentale au cours du temps. C'est l'expérience de la frustration et de l'incompréhension qui ponctuent les passages de Proust, lorsqu'il constate qu'il ne retrouve pas ses intensités : **“Si nous songeons aux personnes que nous avons eu envie de connaître, nous sommes forcés de nous avouer qu'alors il y avait un bel inconnu dont nous avons cherché à faire la connaissance, et qui a ce moment là a disparu [...] Visages de ceux que nous avons connus depuis, vous vous êtes éclipsés alors. Toute notre vie se passe à laisser s'effacer à l'aide de l'habitude ces grandes peintures d'inconnus que la première impression nous avait données [...] D'ailleurs même dans l'amour, le visage de la femme change pour nous si vite”** ; et l'auteur l'affirme de tous les 'objets' possibles : **“il semble qu'il en soit ainsi des objets, des pays, des chagrins, des amours”**¹⁵. Le problème de l'affectivité dans le temps qui fait le propre du *sentiment* nous immerge profondément dans le registre de la *méconnaissance* (qui n'est ni connaissance ni ignorance).

Si ces tensions sont présentes dans son oeuvre, c'est parce que l'idée d'une “recherche” des intensités a deux sens différents qui peuvent entrer en contradiction. Insistons davantage. D'un côté, l'idée signifie *espérer découvrir des intensités dans le monde*. En ce sens, rechercher implique espérer trouver des intensités, d'avoir foi en l'existence d'intensités du côté du monde, et qui nous affecteraient. Ce qui implique plusieurs axiomes internes au raisonnement : 1° que le réel n'est jamais à l'image de possibles réalisés. L'intensité est découverte et appartient certainement au registre de la surprise. Elle surprend et excède les prévoyances et imaginations de la pensée. L'intensité est à l'instar de cette belle femme que l'on croise et qui fascine, et dont on n'imaginait pas qu'elle pouvait exister. C'est la surprise et la revalorisation de l'existence contre l'essence pensée. Ce n'est pas tant une richesse sensible qu'une existence qui excède notre pensée de l'existence. C'est la surprise d'une existence impensée. On n'imaginait pas que ce rouge pouvait être si rouge et si intense, qu'une femme aussi belle pouvait exister. Dans ce cas, l'intensité n'est pas tant liée à l'objet qu'au simple fait que l'objet qu'on perçoit existe. L'intensité l'est du fait que l'objet est. Le réel est implicitement chez Simondon ce qui surprend, ce qui excède nos prévisions et nos attentes ; et dans ce cas, on retrouve nos remarques précédentes sur le protocole de la violation des attentes ; 2° si l'intensité est ce qui surprend parce qu'on n'en soupçonne pas l'existence, on ne sait où la chercher. On ne peut que miser sur le fait qu'il doit exister des intensités dans le monde. On ne peut qu'espérer en trouver en ne sachant où chercher. Le comportement du sujet peut dès lors ressembler à ce que Bergson appelle quelque part dans son

15 Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, 1954, pp. 78-79.

œuvre : “serpenter”. Le sujet doit serpenter dans le monde en espérant trouver ce qui le surprend. Serpenter, ce n'est pas tellement faire des tours et des détours, ce n'est pas non plus s'adapter ; c'est attendre d'être surpris à un certain détour, être dans une perpétuelle instance, se montrer disponible pour la surprise. Sortir, marcher et déambuler en espérant trouver de quoi surprendre ma pensée et ma perception. C'est montrer que la conscience pense qu'il est *possible* de trouver des choses dont l'existence excède les possibles qu'elle peut imaginer. Il est *possible* de trouver dans le monde, des choses dont il ne m'est *pas possible* d'imaginer l'existence, et je ne peux que les rechercher, faute de pouvoir les penser. Telle est l'attitude de l'homme au monde quand il *serpente*. On peut supposer que Simondon se soit accordé avec Proust, qui écrit : **“ La beauté n'est pas comme un superlatif de ce que nous imaginons, comme un type abstrait que nous avons devant les yeux, mais au contraire un type nouveau, impossible à imaginer que la réalité nous présente ... Mais au moins je sais que les jours sont riches de telles possibilités, mon appétit de la vie s'en accroît. Car parce que chaque beauté est un type différent, qu'il n'y a pas de beauté mais des femmes belles, elle est une invitation à un bonheur qu'elle seule peut réaliser”**¹⁶. On le voit, être disponible pour l'intensité, c'est, avons-nous dit à plusieurs reprises, *espérer* en découvrir. Or, si l'intensité est ce qui excède nos capacités de prévision, force est de constater que ces *attitudes* de l'homme au monde (l'espoir et la croyance en de telles intensités) ne sont pas pensées chez Simondon. Or, se rendre disponible pour l'intensité qu'on espère du côté du monde sensible, c'est se rendre du coup disponible aussi pour une affectivité particulière (dont la frustration, l'ennui, et la déception dont Proust a entièrement conscience : **“Hélas! Nous ne connaissons pas tous les bonheurs, celui qu'il y aurait à suivre la gaîté de cette fille blonde ...”**¹⁷) que l'auteur ne théorise aucunement, vu qu'il dissocie trop fortement affectivité et pensée. De sorte alors que ces hiatus du statut à accorder aux intensités au cours de notre expérience temporelle et sentimentale, engendrent l'étonnement d'un sujet qui s'ouvre à sa propre incompréhension, et découvre sa méconnaissance. Nous en avons encore un superbe exemple dans *Albertine disparue* : **“ 'Mademoiselle Albertine est partie'! Comme la souffrance va plus loin en psychologie que la psychologie ! Il y a un instant, en train de m'analyser, j'avais cru que cette séparation sans s'être revus était justement ce que je désirais, et comparant la médiocrité des plaisirs que me donnait Albertine à la richesse des désirs qu'elle me privait de réaliser, je m'étais trouvé subtil, j'avais conclu que je ne voulais plus la voir, que je ne l'aimais plus. Mais ces mots : 'Mademoiselle Albertine est partie' venaient de produire dans mon coeur une souffrance telle que je sentais que je ne pourrais y résister plus longtemps. Ainsi, ce que j'avais cru n'être rien pour moi, c'était tout simplement toute ma vie. Comme on s'ignore”**¹⁸. On le voit, tantôt le sujet est déçu et étonné de découvrir que des intensités ont disparu et cessé, tantôt est étonné de découvrir ici qu'Albertine redevient intense contre toutes ses attentes et à sa grande surprise. Le sujet découvre la méconnaissance fondamentale à l'égard de son affectivité, qui devient du coup ontologiquement perturbatrice.

D'un autre côté, rechercher des intensités implique aussi d'en connaître ou d'en posséder

16 *Ibidem*, p. 70.

17 *Ibidem*, p. 73. Proust parle aussi à plusieurs reprises de l'espoir comme attitude (cf. p. 74), qui entraîne aussi l'angoisse et la peur d'être déçu.

18 Marcel Proust, *Albertine disparue*, Paris, Gallimard, 1989, p. 3.

certaines. Ce qui implique une réflexion sur notre condition humaine que Simondon n'a pas théorisé : si nous recherchons des intensités, il faut vivre avec les intensités que l'on connaît. "Rechercher" des intensités implique alors aussi, outre de rechercher, de *vivre à titre nutritif avec des intensités qui régissent notre train de vie et que l'on entend conserver*, et dont il faut entreprendre la théorie. Si en effet ce sont *des* intensités que nous recherchons dans le monde, comment *faire* pour entreprendre une théorie de l'action et du rapport de l'homme au temps et à lui-même ? En effet, lorsque l'on croise plusieurs belles femmes que l'on connaît, ou que l'on a plusieurs passions régies par l'intensité ? Tantôt je veux lire tel livre, tantôt je ne sais si je veux lire ce livre où celui-là (vu que je les aime tous deux), tantôt j'hésite à écouter tel morceau de musique ou à faire telle autre chose, etc. Or, ces réflexions ne sont pas théorisées dans l'oeuvre de Simondon. Quel est ici en effet le problème ? Le problème est de savoir si ces intensités plurielles avec lesquelles l'homme existe, sont quantifiables. Et si ces intensités ne sont justement pas quantifiables, comment faire pour vivre, quel statut accorder à notre condition humaine : l'homme n'est-il pas laissé dans une méconnaissance totale à l'égard de lui-même ? Pour reprendre un exemple de Castoriadis, qui rejetait l'idée d'une quantification des affects et de certaines pensées, il n'y a pas lieu de penser pouvoir dire de combien se différencie (au sens topologique du terme) l'amour de Roméo pour Juliette et l'amour de Tristant Pour Yseult. L'un est-il plus amoureux que l'autre, et de combien¹⁹ ? Si en effet je suis moi-même amoureux de deux personnes en même temps, si j'aime plusieurs choses différentes dont les intensités sont du coup incomparables, comme la philosophie et le sport, comment faire effectivement une théorie de l'action et du rapport de l'homme au temps et à lui-même (quand je ferais de la philosophie je me dirais que je ferais mieux de pratiquer le sport, et inversement) ? L'homme n'est-il pas laissé dans une solitude fondamentale ? Quelle est donc cette conséquence existentielle qui consiste, pour un individu, à vivre avec des affects et des intensités qu'il semble difficile de hiérarchiser ? On l'a vu, même lorsqu'il parle de l'animal, Simondon affirme qu'il existe pour lui plusieurs mondes perceptifs qui ne se recoupent pas : n'est-ce pas suggérer alors aussi l'existence d'intensités impossibles à globaliser puisqu'elles ne se recoupent pas ? Simondon laisse son lecteur "sur sa faim" et sans réponse sur ce sujet. Ce qu'il manque selon nous à cette théorie et aux problèmes laissés en suspens dans son oeuvre, c'est une théorie de l'action pour un sujet qui connaît les vicissitudes des intensités et les empiètements des intensités entre-elles au cours du temps, et où le statut conceptuel de la nutrition devient du coup des moins évidents.

Conclusion

En espérant avoir montré la fécondité des tensions (et non pas tant les contradictions) présentes au sein de certaines réflexions de l'auteur, nous vérifions bien que l'homme, par son *défonctionnalisme*, est d'abord un être *perturbé*. Loin d'être ouvert à un monde régit par des intensités présentes, c'est la nature problématique du monde et des intensités au cours du temps, qui engendre une reconversion du regard de l'homme sur lui-même, lui qui apprend sa méconnaissance. Ensuite, loin d'être ouvert au monde et à l'Être, l'homme à une méconnaissance fondamentale, vu que l'être, à supposer qu'il existe, lui est indifférent : il n'est pas tant ouvert au

19 Castoriadis, *figures du pensable, carrefours du labyrinthe*, VI, Paris, Seuil, 1999, p. 280.

monde et à l'être, que perturbé par la méconnaissance de lui-même *et* du monde. Du même coup, c'est un homme perturbé avec des capacités cognitives nouvelles qui doivent être pensées, à l'égard du monde des autres et du temps : *crainte et peur* de la *déception, espoir foi et croyance, frustration*, etc. Capacités dont ne parle pas Simondon dans ses œuvres. Peut-être cette réflexion permettrait-elle de critiquer l'idée d'un rapport originel de l'homme à l'Être, et l'idée de la pré-compréhension d'un rapport entre homme et Être, chères à Heidegger. L'homme ne posséderait pas une pré-compréhension de l'Être, mais une incompréhension interne qui résulterait d'une méconnaissance, et son ouverture se ferait non vers l'Être et son Logos, mais sur les aléas et les vicissitudes problématiques de son existence mondaine et personnelle.

Enfin, cette condition signifie que l'homme, cet être perturbé et voué à se méconnaître, ne s'ouvre pas tant à un champ de formes avec comme attitudes son attention sa sensorialité et son corps, qu'à un monde plus général avec ses horizons riches de significations grâce à d'autres attitudes : son espérance, sa crainte, ses croyances et son désespoir, sa frustration ..., horizons et significations qui forment un principe de réalité énigmatique. Du coup, ce ne peut plus être un organisme et ses régulations qui réagissent aux stimulations sensorielles et extérieures, saillantes et prégnantes. L'homme ne se réfère pas essentiellement au champ des objets présents autour de lui, et ne fait pas nécessairement attention à ce qu'il connaît et peut prévoir. Il cherche en fonction de ses attentes, ses espoirs, ses frustrations, de la peur de ses déceptions, de la foi en l'avenir et ses rencontres, que cela soit autour de lui ou non, proche ou non. C'est sur un autre continent qu'il faudrait aller planter notre drapeau noir pour occuper cette fois-ci les lieux et méditer.